

La rose et le plomb

Le commissaire L. passait en son temps pour un salaud et un incompetent. Il avait appris les rudiments de son métier dans les djebels et les rizières de la Nation. Aujourd'hui c'était un vieil homme gris poussant son caddie dans un supermarché. Cela me toucha car je pensais ne pas être loin de lui ressembler. J'avais écrit quelques articles sur sa mise à la retraite anticipée. Je lui proposai de déjeuner dans un troquet et devant une soi-disant entrecôte, aidés par une, deux puis trois bouteilles de rosé acide nous parlâmes de l'affaire de sa vie. Je tenais ma chance, enfin, après 5 ans à chercher dans les archives de quoi l'envoyer au cachot.

Je n'attendais pas qu'il émette un jugement critique sur ses méthodes de travail d'alors. Proche de la retraite, promu à l'ancienneté il rêvait d'un moment de célébrité, la une d'un journal ou consécration suprême un interview télévisé. À cette époque chaque patron essayait de se tailler une renommée, les sigles des brigades anti ceci ou cela fleurissaient. La hiérarchie logée dans les bureaux dorés de la République des Coquins n'était pas regardante sur la procédure et guère plus sur la pérennité des résultats. Pourvu que l'ordre règne et que le trottoir reste propre !

Il s'agissait bien d'une histoire de trottoir. Les belles de nuit ou la traite des femmes, selon vos goûts ou dégoûts, colonisaient les anciens boulevards gérés par des anglophones, Nigeria et consorts. Ça aurait pu durer pour le bonheur de presque tous ces pourris, les clients repus, une paix armée basée sur un partage des territoires de chasse et les habituelles enveloppes qui gangrenaient l'action publique jusqu'au sommet. Qui se souciait des femmes ? Mais une nouvelle Famille voulut s'installer, issue du centre du continent, sur un des affluents du Grand Congo. Des types affamés et féroces qui mirent la banlieue à feu et à sang. Leurs faits d'armes obligèrent le Commissaire L. à sortir de sa torpeur anisée.

Je menais la conversation. Il ne me parlerait pas de son avidité de reconnaissance mais la première bouteille avait eu raison de ses réticences et il semblait heureux de se donner le beau rôle. Il faut appâter pour pêcher...

« Pourquoi ne les avez vous pas stoppé très vite ? Vous aviez des indices chez les petits macs... »

« On ne les a pas entendu venir, une véritable razzia, un bain de sang silencieux. Ils ont mis en fuite les dix frères et sœurs qui régnaient sur les Boulevards, aucune négociation, une tête, trois bras jetés dans le Canal, deux bistrotts ravagés, un squat repeint à la machette. Ils ont remplacé les filles par d'autres

qui arrivaient direct du pays, les prix ont un peu baissé, les consommateurs n'y ont vu que du feu. On a perdu tous nos indics, il n'y avait plus d'accords, plus de contacts. »

Plus de bakchichs surtout, pensai-je.

Les kèpis de base n'avaient rien dit par peur d'une mutation disciplinaire, ils préféraient laisser les loups se manger entre eux et se contentaient des restes.

« Vous n'avez pas réussi à les infiltrer ? »

« C'était un clan familial soudé, tous cousins, interchangeables, du même âge, les mêmes noms, totalement insensibles aux menaces, on a essayé d'en expulser un, on a jamais su vers quel pays... Et chaque fois qu'on mettait la pression, on retrouvait des morceaux dans une poubelle... Les filles étaient mutiques. Ils parlaient une langue incompréhensible, impossible même de les interroger sur leurs titres de séjour, ils hurlaient des incantations, foutaient le souk dans les cellules. »

Il n'avait pas partagé ses informations, pas fait de rapport en haut lieu. Ne dérangez jamais le Préfet, il dort. Il avait préféré garder l'épine dans le pied et s'était assis sur le couvercle de la marmite. Les journalistes avaient découvert plus tard que ces gars palabraient dans un sous-dialecte pratiquement inconnu. Sachant qu'ils étaient sur écoute, ils utilisaient un code pour se désigner, basé sur un bestiaire traditionnel. Ils compliquaient le tout en slamant leurs phrases ou suivant l'humeur déclamaient de longues tirades sur le registre des griots chantant les louanges des puissants. La seule bonne idée de L. avait été d'en parler à son filleul, doctorant en anthropologie. Le gamin avait déniché un vieux prof de fac poussiéreux qui peut être traduirait ce charabia. Il avait fallu le sortir de sa tanière, encombrée de statuettes vermoulues, de livres jaunis par la pisse de chat.

« Ça s'est passé comment avec le Prof ? » J'y allais doucement. Quand le poisson mord...

« Pas très bien, il ne voulait pas bosser pour nous, un gaucho, mais on a trouvé le moyen, il fumait de l'opium, très rares les fumeurs d'opium, des antiquités, très difficile à trouver l'opium brut ! Alors on a serré son dealer et il s'est mis au boulot dans la salle des écoutes entre deux pipes. »

Toujours les mêmes méthodes brutales et inavouables, pas étonnant que cela ait dérapé.

« Il pigeait que quelques mots par phrase, nous on remplissait les blancs, on devinait. Ça nous a permis une ou deux descentes, on n'était plus sourds et aveugles. Trois semaines plus tard on a décroché le jackpot, Le Kalao, le Patron, venait de passer une commande. Le Prof avait compris : Douze, j'en veux douze, ultra fraîches, les plus belles, tu les fais venir de... peu importe le prix... pour samedi midi, chez moi, je veux les... »

J'imaginai l'explosion de joie dans les sous sols crasseux, L. et ses hommes, futurs décorés, ces flics recrues de fatigue, aigres de café et de tabac tenaient enfin un flagrant délit. Le Prof était assuré, lui, d'avoir ses doses. Douze

adolescentes destinées au trottoir, la cargaison fatale, 20 ans de réclusion au bas mot. Ils avaient 48 heures pour s'organiser, et surtout ne pas ébruiter l'affaire, le jour de gloire pour eux seuls, sonnez trompettes de la renommée !

D'abord identifier le soldat chargé de l'achat. Ils firent tout réécouter au Prof, ils tombèrent sur le Guépard, connu, il avait pour couverture un job de maçon, un entrepôt, des bétonnières. Pratique, le béton ça coule à pic.

Le lendemain, ils logèrent un Margouillat, et le Prof traduisit : « J'ai les 12, elles seront livrées, magnifiques, toutes différentes et pour honorer le Kalao j'en ai une treizième... très belle, elle s'appelle... Vana. On n'a jamais vu une comme ça... Très fragile, à traiter avec... » Suivait une longue litanie sur la virginité ou l'intimité de la Reine de Saba ou d'Ouganda. Le Prof hésitait, la qualité de la transmission laissait à désirer. Un poète graveleux ce lézard.

Recruter une équipe supplémentaire, l'armer et monter le piège. La tribu habitait un petit immeuble entièrement « réquisitionné », les voisins avaient fui, difficile à surveiller et à investir, trop de risques avec ces gens armés comme des porte-avions. Les sbires de L. coupèrent l'eau, l'électricité et le gaz de toute la rue et renforcèrent les écoutes. Il y eut un torrent d'imprécations indignées envers les administrations concernées et résultat espéré le traducteur indiqua que le rendez-vous était transféré au Cabanon du Fleuve, un resto familial au bord du Canal. « Vous avez intérêt à être à l'heure avec la marchandise fraîche ! » Le Prof eut droit à une boulette d'opium en prévision d'un repos bien mérité mais d'ici là ouvre tes oreilles et ne t'endors pas !

Je resservis L. Son élocution était incertaine, à la fin de la deuxième bouteille il se perdait dans les détails. Ils n'avaient pas demandé d'aide. Ils étaient en sous-effectif pour un tel saute-dessus mais les gars étaient remontés à bloc, alors... Un guetteur devant l'entrepôt, deux bétailières de poulets, le commissaire donnerait le signal de l'attaque. Un lieutenant « humaniste » insista pour prévoir SAMU et pompiers au cas où ils chercheraient à détruire la marchandise. L. à son habitude s'en fichait bien de la marchandise, que la racaille crève, mais il dut accepter le deal. Tout ce petit monde se planqua dans les rues adjacentes et l'attente s'installa, dans l'odeur de pieds, de tabac froid et l'envie de pisser, ça sentait pas la...

Vers 11h30 une camionnette sortit de l'entreprise. Trois BMW l'escortaient, remplies de cousins endimanchés, costards de luxe façon Sapeurs de Kinshasa et superbes boubous brodés, toques de léopard et cannes totem, sono reggae à donf. Les filles devaient être entassées les unes sur les autres, pourvu que la clim marche. À la guinguette le patriarche s'installait avec sa garde rapprochée et sa Première Epouse. Les policiers interviendraient quand les gamines seraient transférées.

« Pourquoi ça a dégénéré? Comment vos collègues ont-ils été prévenus ? »

« Ils avaient une taupe dans le service, un planton, on l'a découvert plus tard, par hasard, en traçant un portable piqué dans des scellés. Et ç'est arrivé pour une

connerie de rivalité entre deux... » Il n'arrivait pas à le dire, ça lui écorchait la gueule: un massacre entre deux bandes de flics, des flics républicains, avec galons et épaulettes.

La brigade concurrente avait décidé de brûler la politesse à L. Ils stoppèrent le convoi à l'arraché en percutant la camionnette avec un fourgon blindé. S'ensuivit le pire cauchemar pour tous les flics impliqués: une fusillade générale entre trois factions inconnues où chacun crut y laisser la peau. Toute reconstitution par le Procureur fût impossible, ils mentirent, des armes disparurent, les deux passants innocents tués et les six blessés tricolores furent mis sur le compte du gang. Eux, ils ramassèrent leur viande froide et ne laissèrent sur le terrain que les voitures carbonisées. La chape de silence retomba comme un linceul, les journaux publièrent la sacro sainte version officielle, bien propre. Les chefs furent limogés, les équipes éparpillées, secret absolu. La Nuit reprit son cours sur les Boulevards, avec de nouveaux produits d'appel et on ne put rien prouver contre le Kalao.

Je connaissais le dossier par cœur, chaque nom, chaque détail, je ne comprenais pas ce qu'était devenue la cargaison humaine convoyée, la seule raison qui justifiait ce carnage, aucune trace dans les rapports.

L. torchait la 3ème bouteille, il bredouillait, ivre.

« Le Prof, Commissaire, pourquoi on n'a plus jamais parlé de lui ? Et les filles ? Qui les a piquées ? »

Ses yeux brillèrent, « L'Intello s'est barré du Central, pendant qu'on se flinguait, par la porte principale, tranquille, en emportant toutes les disquettes des écoutes et un pochon de boulettes d'opium, deux calibres et du cash saisis qui traînaient dans un tiroir. Il nous l'a bien mise, on a préféré l'oublier. On était assez mal comme ça. Quant aux jeunettes... » Il ricana et se tut. Il avait recraché l'hameçon.

Je l'ai ramené chez lui avec ses cabas. On disait que son épouse faisait bouillir la marmite en vendant des fleurs le soir dans les restos. Devant sa bicoque une serre rouillée abritait des rangées de roses chatoyantes. Il me parla de sa femme, décédée depuis peu et de leur vieille passion commune. Je ressentis presque de la compassion pour lui. Il me présenta la perle de leur collection, blanche nacrée avec des reflets d'or, « Une rose unique. Notre création, dix ans de sélection, la Svet Vana Rosa. ... Sentez... »

La Svet Vana ? Vana ? Ma mémoire fit un looping, je le secouai, « Vous avez ouvert la camionnette après le combat, aucune mention des treize dans les dossiers... c'étaient pas des... »

Il rota et murmura : « Pas douze putes ni douze apôtres, non, juste douze roses. Plus une. La plus rare, dans un écrin. Pour les douze ans de mariage du

Kalao... Ma femme avait vendues les douze très cher, offert la treizième, notre Svet Vana, à un client inconnu, un black charmant, connaisseur. Elle avait épinglé sa carte au bouquet, avec notre adresse. La retraite et la misère pour moi. » Je le lâchai sur un canapé défoncé, la cirrhose le crèverait bientôt, et j'avoue qu'avant de partir, je cueillis une énorme gerbe. Pour fleurir la tombe de mon oncle, une des deux victimes collatérales, tombée pour des roses, ce jour de connerie humaine où il pleuvait du plomb près du Canal.